



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[B - Ceu]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

CAT

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60787](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60787)

culé : *Apologeticus pro vulgata translatione & LXX*, Salamanque, 1585, in-fol.

CASTRO, (Paul de) professeur de droit à Florence, à Boulogne, à Sienne, à Padoue, faisoit dire de lui : *Si Bartholus non esset, esset Paulus*. On a de lui plusieurs ouvrages souvent réimprimés, en 8 vol. in-fol. Il mourut l'an 1437.

CASTRUCCIO-CAS-TRACANI, fameux brigand Italien, dont on ignore l'origine & le lieu de naissance, quoique communément on le croie né dans un village nommé Castruccio, vers l'an 1281. Ayant perdu ses parens à l'âge de 20 ans, & ne trouvant pas de secours chez les Gibelins, dont ses parens avoient défendu le parti aux dépens de ce qu'ils possédoient, il passa en Angleterre, & jouit quelque tems des bonnes grâces du roi Edouard ; mais sa mauvaise conduite les lui fit perdre. Ayant assassiné un seigneur qui avoit payé ses impertinences d'un soufflet, il fut obligé de fuir pour échapper au bourreau. Arrivé en Flandre, il s'engagea dans les armées de Philippe le Bel ; mais s'étant attiré de nouvelles affaires, il retourna en Italie en 1313, s'arrêta à Pise, où les Gibelins faisoient le parti dominant, & s'empara de Lucques. S'étant ligué avec Louis de Bavière, il exerça sur les pays soumis au Pape des ravages atroces, entra avec Louis à Rome, l'y fit couronner, & s'y signala par tant d'excès, qu'enfin le légat du pontife se vit obligé de l'excommunier. Il mourut peu de tems après, en 1328. Machia-

vel qui crut trouver dans ce brigand toutes les qualités qui selon lui font les héros, la méchanceté, la fourberie & l'audace, en a fait une Histoire, qui n'est qu'un panégyrique romanesque, traduite en françois par G. Guillet, Paris, 1671. L'abbé Sallier l'a bien réfutée dans son *Examen critique de la Vie de Castruccio*. Alde-Manuce le jeune en a donné une Histoire plus exacte à Lucques, 1590, in-4^o.

CAT, (Claude-Nicolas le) naquit à Blerancourt, bourg de Picardie, en 1700. Son pere, élève du célèbre Maréchal, premier chirurgien du roi, lui fit faire de très-bonnes études à Soissons & à Paris. Après avoir porté l'habit ecclésiastique pendant dix ans, il le quitta pour étudier en médecine & en chirurgie. Il commença en 1724 à se faire connoître dans la république des lettres par une Dissertation sur le balancement des arcs-boutans de l'église de Saint-Nicaise de Rheims, phénomène de physique fort curieux. Il composa en 1725 une Lettre sur la fameuse Aurore boréale qui parut cette année, & qui étant la première qu'on eût observée en France, effraya beaucoup le vulgaire. En 1731, il obtint au concours la survivance de la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il s'établit dans cette ville en 1733, & il y forma en 1736 une école publique d'anatomie & de chirurgie. Il rassembla ensuite les savans & les amateurs de la ville, & fit éclore une société littéraire, qui depuis a été érigée en académie. Il en a été le secrétaire perpé-

ruel pour les sciences. Il étoit correspondant de l'académie de Paris, doyen des associés regnicoles de celle de chirurgie de Paris, &c. Le roi, instruit de son mérite, lui accorda en 1759 une pension de 2000 livres, & en 1766 des lettres de noblesse, que le parlement & la chambre des comptes de Normandie enregistrerent *gratis*. Il mourut le 21 août 1768, âgé de 68 ans. On a de lui : I. *Dissertations* couronnées à l'académie de chirurgie depuis 1732, première année de ces prix, jusqu'en 1738. C'étoit un athlète redoutable, & plusieurs académies furent obligées de le prier de ne plus se présenter au concours. II. *Traité des sens*, 2 vol. in-8°, Paris, 1767 ; ouvrage lumineux, plein d'idées profondes. Il y montre que l'homme est une machine qui rassemble tout ce que la mécanique, tout ce que l'hydraulique, tout ce que les diverses parties de la physique ont de plus beau & de plus profond ; mais qui les surpasse infiniment par l'accord de ce mécanisme, avec un principe moteur, doué de sentiment, & capable d'une action spontanée. Ses longues méditations sur les dispositions merveilleuses de tant d'organes, ont été pour lui une démonstration convaincante qu'ils ne sont que la moindre partie de l'homme, & que si ce corps qui fait en soi un chef-d'œuvre de mécanique, atteste l'existence du suprême Architecte de tout ce qui existe, la substance qui anime ce chef-d'œuvre, prouve encore mieux qu'elle ne peut avoir d'autre source que l'Être souverainement parfait, le créa-

teur & le moteur de toutes choses. III. *Lettres concernant l'opération de la taille*. IV. *Recueil de pieces sur la taille*. V. *Dissertation sur l'existence & la nature du fluide des nerfs*, qui a remporté le prix à Berlin en 1753. VI. *Mémoire* qui a remporté le prix de l'académie de chirurgie en 1755. VII. *La Théorie de l'ouïe*, 1758, in-8°. VIII. *Mémoire* qui a remporté le prix à Toulouse en 1757. IX. *Eloge de M. de Fontenelle*. Il y a quelques particularités qui ne se trouvent point ailleurs. X. *Traité de l'existence du fluide des nerfs*, 1765, in-8°. XI. *Traité de la couleur de la peau humaine*, 1765, in-8°. XII. *Lettres sur les avantages de la réunion du titre de Docteur en médecine, avec celui de Maître en chirurgie*. XIII. *Nouveau système sur la cause de l'évacuation périodique du sexe*, 1765, in-8°. XIV. *Cours abrégé d'ostéologie*, 1767, in-8°. Les ouvrages que Cat a publiés sur la chirurgie sont assez généralement estimés des gens de l'art, qui le regardent comme un des plus habiles physiologistes qui aient paru en France. Mais on lui reproche avec raison de s'être trop facilement livré au goût des paradoxes, & d'avoir employé les ressources de la satire, pour enlever au frere Cosme une célébrité justement acquise, & qui par-là même sembloit porter ombrage à sa jalousie, & peut-être à sa vanité.

CATANÉE, (Jean-Marie) né à Novare au commencement du seizième siècle, embrassa l'état ecclésiastique, & se devoua entièrement à l'étude des langues. On lui doit l'édition des

Épîtres de Pline le jeune, qu'il publia avec des Commentaires, Milan, 1506. Une Traduction des quatre Dialogues de Lucien; un poëme sur la ville de Genes, & un autre sur la prise de Jérusalem, par Godefroi de Bouillon, sous le titre de *Solymis*. Ses ouvrages en prose lui firent plus de réputation que ses poésies. Il mourut en 1529.

CATANOISE, (la) voyez CABANE.

CATEL, (Guillaume) conseiller au parlement de Toulouse, né en 1569, mort en 1626, étoit un savant profond & un bon magistrat. Il a laissé : I. Une *Histoire des Comtes de Toulouse*, 1623, in-folio; elle commence en l'an 710 & finit en 1271, lorsque le comté de Toulouse fut réuni à la couronne de France. II. Des *Mémoires du Languedoc*, Toulouse, 1633, in-fol., inférieurs à l'*Histoire* de cette province par Dom Vaissette, & où ce Bénédictin a beaucoup puisé. Catel est le premier qui ait joint à l'histoire les preuves des faits avancés; mais il n'auroit pas dû mettre ces preuves dans le corps de l'ouvrage. Il paroît avoir assez de discernement, & il écarte les faits faux ou exagérés.

CATELLAN, (Jean de) conseiller au parlement de Toulouse, mort en 1700, à 82 ans, fut un magistrat recommandable par son équité & ses lumières. On a de lui le *Recueil des Arrêts remarquables du parlement de Toulouse*, 1723, 2 vol. in-4°, sur lequel Védel a fait des *Observations*, 1733, in-4°. Sa famille, une des plus anciennes de cette ville, a produit

un grand nombre d'évêques & de magistrats, également distingués.

CATELLAN, (Marie-Claire-Priscille-Marguerite de) de la même famille que le précédent, naquit à Narbonne en 1662. Son goût pour les lettres l'obligea de fixer sa demeure à Toulouse en 1697. Les mêmes études & les mêmes talens, joints aux liens du sang, l'unirent d'une étroite amitié avec le chevalier de Catellan, secrétaire perpétuel de l'académie des Jeux-Floraux. Cette compagnie couronna plus d'une fois les essais poétiques de Mlle. de Catellan. Son ouvrage le plus applaudi fut une *Ode* à la louange de Clémence Isaure: cette *Ode* mérita le prix; & elle obtint peu de tems après des lettres de maîtresse des Jeux-Floraux. Cette moderne Corine mourut dans le château de la Masquere, près de Toulouse, en 1745, dans la 84e. année de son âge. L'affabilité, la politesse, la discrétion, la décence, la bonne opinion d'autrui étoient ses qualités distinctives; & ces vertus étoient embellies par une taille avantageuse, par une figure agréable, par les graces de l'imagination & la délicatesse de l'esprit.

CATESBY, (Marc) de la société royale de Londres, a publié l'*Histoire naturelle de la Caroline & de la Floride*, 1731 & 1743, 2 vol. in-fol., figures enluminées. Les explications sont en anglois & en françois.

CATHALAN, (Jacques) jésuite, de Rouen, professa, prêcha & dirigea avec succès. Ses talens dans ces trois genres firent honneur à sa société. Il

étoit né en 1671, & il mourut en 1757. On a de lui : I. *L'Oraison funebre de la Duchesse d'Orléans*, 1723, in 4°. II. *Celle de Monseigneur, fils de Louis XIV*, in-4°. III. *Celle de l'Electeur de Treves*, in-4°. Ces pieces offrent quelques bonnes tirades.

CATHARINUS, (Ambroise) né en 1487 à Sienna, appelé avant d'entrer en religion, *Lancelot Politi*, enseigna le droit, se fit dominicain en 1517, & se distingua au concile de Trente. Il eut l'évêché de Minori en 1547, & l'archevêché de Conza en 1551, & mourut en 1553. On a de lui plusieurs ouvrages mal écrits & sans méthode, mais pleins de choses savantes & singulieres, sur beaucoup de points de théologie. On en a une édition de Lyon, 1542, in-8°, & on les trouve à la suite de ses *Enarrationes in Genesim*, Rome, 1552, in-fol. Il soutient que J. C. seroit venu, quand même le premier homme n'auroit pas péché. Il prétend encore que la chute des mauvais Anges vint de ce qu'ils ne voulurent pas reconnoître le décret de l'Incarnation, ni se résoudre à adorer le Verbe uni à la nature humaine. Il avance, dans un traité de la *Résurrection*, que les enfans morts sans baptême, sont non-seulement exempts de peines, mais qu'ils jouissent même d'une félicité convenable à leur état. Catharinus pouvoit la liberté de penser jusqu'à la hardiesse, & ne se piquoit guere de suivre S. Augustin, S. Thomas, & les autres théologiens. Une de ses opinions qui parut d'abord une des plus libres, qui depuis a toujours été suivie en Sor-

bonne, est celle sur l'intention extérieure du ministre des sacremens. Il soutint au concile de Trente, qu'il n'étoit pas nécessaire que le ministre eût une intention intérieure de faire une chose sacrée; mais qu'il suffisoit qu'il voulût administrer extérieurement le sacrement de l'Eglise, dans les circonstances & avec la maniere qui supposent & expriment une volonté sérieuse, quoiqu'il s'en moquât intérieurement. M. Bossuet & d'autres illustres théologiens ont depuis embrassé ce sentiment comme le plus propre à tranquilliser les esprits, en leur persuadant que l'efficace des sacremens est indépendante de la méchanceté ou de la négligence des hommes. Catharinus a fait encore un Commentaire sur les Epîtres de S. Paul, & les autres Epîtres canoniques, Venise, 1551, in-fol. On lui attribue aussi un livre italien, recherché des curieux, intitulé : *Rimedio alla pestilente dottrina d'Ochino*, Rome, 1544, in-8°.

CATHERINE, (Sainte) vierge d'Alexandrie, martyrisée, dit-on, sous Maximin. Au 9e. siecle on trouva le cadavre d'une fille, sans corruption, au Mont-Sinaï en Arabie. Les Chrétiens de ce pays-là, apparemment sur certains signes, le prirent pour le corps d'une martyre, & l'idée générale d'une sainte vierge d'Alexandrie qui avoit souffert dans cette contrée, fit croire que c'étoit le sien. Ils lui donnerent le nom de *Catherine*, c'est-à-dire, *pure & sans tache*, lui rendirent un culte religieux, & lui firent faire une Légende. Les Latins reçurent cette Sainte, des Grecs, dans

le 11e. siecle. On raconte dans son histoire, qu'elle disputa, à l'âge de 18 ans, contre cinquante philosophes qui furent vaincus. Quoique cette Légende ne mérite aucune confiance, on n'en doit rien conclure contre la réalité de la Sainte qu'on honore sous le nom de *Catherine*. Jamais l'Eglise universelle n'a invoqué des Saints imaginaires; si les histoires de quelques-uns ont été rejetées par les savans, il ne s'ensuit autre chose, sinon que les vrais actes ont été défigurés, ou qu'ils ont péri par les dégâts du tems. Les recherches de la critique prouvent précisément que le Seigneur a des Saints, dont les actions ne sont bien connues que de lui seul; du reste, il a laissé dans son Eglise leur mémoire, l'idée générale de leurs vertus, & leur protection puissante: titres suffisans pour diriger l'Eglise dans le culte qu'elle leur rend. Voy. ROCH (St.). Les disputes avec les philosophes païens que la Légende attribue à sainte Catherine, & la maniere victorieuse dont on dit qu'elle les confondit, l'ont fait choisir pour la patronne des écoles de philosophie.

CATHERINE DE SIENNE, (Sainte) née en 1347, embrassa, à l'âge de 20 ans, l'institut des Sœurs de S. Dominique. Ses révélations, son zèle & ses écrits lui firent un nom célèbre. Elle réconcilia les Florentins avec Grégoire XI, pour lors à Avignon. L'éloquence de la négociatrice fut si vive, qu'elle engagea le pontife à quitter les bords du Rhône pour ceux du Tibre. Elle joua un grand rôle dans toutes les querelles du

schisme. Elle écrivit de tous côtés en faveur du pape Urbain, & mourut en 1380, à 33 ans. » Cette Sainte, dit l'abbé Bérault, reçut de la nature » ces qualités personnelles, qui » malgré les obstacles de la » naissance & du sexe, de la » retraite & de l'aversion fin- » cere du siecle, y figurent » comme nécessairement avec » éclat. Une ame ardente & » sensible, un très-bel esprit, » une imagination prodigieuse- » ment vive, beaucoup de ca- » ractere, d'énergie & d'éléva- » tion, loin de languir avec sa » santé dans le silence & le re- » cueillement, dans la conti- » nuité de l'oraison, des veil- » les, des jeûnes & des au- » téréments de tout genre, prirent » au contraire une activité nou- » velle dans le zèle tout di- » vin qui s'y alluma ». Sa *Lé- » gende* en italien, Florence, 1477, est très-rare; celles de 1524, in-4°, & 1526, in-8°, sont rares aussi. Sa *Vie* a été écrite en latin par Jean Pins, Boulogne, 1515, in-4°. Il y en a une en françois par le P. Jean de Rechac, Paris, 1647, in-12. Quoique dans le grand nombre de visions & de révélations qu'on lui attribue, on ne puisse guere douter qu'il n'y en eût de véritables; ce seroit manquer de jugement & de critique que de les admettre toutes. La canonisation des Saints ne ratifie pas leurs opinions ni leurs révélations. Nous avons vu ailleurs, que sans les explications favorables que le cardinal Torquemada donna des visions de sainte Brigitte, elles eussent été condamnées au concile de Bâle. Grégoire-le-Grand remarque

que les Saints les plus favorisés de Dieu se trompent souvent, en prenant pour une lumière divine, ce qui n'est que l'effet de l'activité de l'ame humaine. M. Fleury ajoute que, dans les personnes de la plus éminente piété, les veilles & les jeûnes peuvent échauffer une imagination vive au point d'y produire des effets surprenans, qu'on regarde quelquefois pour des opérations de l'Esprit-Saint. Cette pensée de Fleury est appuyée d'un passage remarquable de S. Jérôme. Il ne faut cependant point parler avec dédain ou avec aigreur de ces situations extraordinaires des Saints ou Saintes, qui, supposé qu'elles appartiennent quelquefois à l'imagination, sont néanmoins l'effet d'une piété toujours bien respectable dans son principe & dans son objet (voyez ARMELLE). Sainte Catherine fut canonisée par Pie II, en 1461. On lui attribue des Poésies italiennes, Sienne, 1505, in-8°. ; quelques Traités de dévotion; & des Lettres qui sont purement écrites en italien : elles parurent à Bologne en 1492, in-4°. Tous les ouvrages de cette Sainte ont été publiés à Lucques & à Sienne l'an 1713, en-4 vol. in-4°.

CATHERINE, fille de Charles VI, roi de France, épousa en 1420, Henri V, roi d'Angleterre, qui du chef de sa femme, & en vertu du traité de Troyes, fait le 21 mai de la même année, prétendoit que son fils devoit succéder à la couronne de France, au préjudice de Charles VII. Après la mort de Henri V, en 1422, elle se remaria secrètement à Owin

Tyder, ou plutôt Tudor. Ce Tyder étoit un seigneur du pays de Galles, d'une famille qui, selon quelques flatteurs, avoit régné autrefois en Angleterre. Sa bonne mine, son assiduité, ses complaisances avoient touché la reine, qui oublia ce qu'elle devoit aux mânes de son époux, pour satisfaire la passion qu'elle avoit pour Tyder. Elle mourut en 1438. Tyder fut aussitôt mis en prison. Il se sauva quelque tems après; mais malheureusement ayant été repris pendant les guerres civiles des maisons d'Yorck & de Lancastre, il eut sur le champ la tête tranchée. Catherine avoit eu deux fils de Tyder; l'un s'appelloit Edmond, dans la suite comte de Richemond, & l'autre Gaspar, qui fut créé comte de Pembrock. Le fils d'Edmond régna depuis en Angleterre sous le nom de Henri VII; & porta ainsi sur le trône la maison de Tudor, qui a soutenu avec dignité l'honneur du sang maternel.

CATHERINE D'ARAGON, fille de Ferdinand V, roi d'Aragon, & d'Isabelle, reine de Castille, épousa en 1501 Arthur, fils aîné de Henri VII, dit le Salomon d'Angleterre. Ce prince étant mort cinq mois après cette union, le nouveau prince de Galles, connu depuis sous le nom de Henri VIII, s'unit à la veuve de son frere, avec une dispense de Jules II, accordée sur la supposition que le mariage n'avoit pas été consommé. Son époux naturellement léger & inconstant, comme il le fit bien voir dans la suite, ne tarda pas de s'en dégoûter, & de proposer un divorce. Cette

affaire fut plaidée devant deux légats de la cour de Rome, qui travaillèrent inutilement à réconcilier les deux époux. Henri fit prononcer une sentence de répudiation; le pape refusa de l'autoriser. Catherine ne voulut jamais consentir à la dissolution d'un mariage, qui de sa nature ne pouvoit l'être par aucune puissance spirituelle ou temporelle. Cette fermeté la fit éloigner de la cour pour toujours, en 1531. Il lui fut défendu de prendre, & à la nation de lui donner d'autre titre, que celui de princesse douairière de Galles. Le pape cassa la sentence de divorce, & ordonna à Henri de reprendre Catherine. Cette princesse n'en fut pas moins exilée à Kimbalton, où elle mourut en 1536. Quand elle se sentit près de la mort, elle écrivit à son mari, qui ne put refuser des larmes à sa lettre, & qui ordonna à sa maison de prendre le deuil. Des mœurs simples, le goût de la retraite, l'amour de l'ordre formoient le fond de son caractère. Les soins domestiques, la prière & le travail firent ses occupations. Sa raison & sa vertu ne firent aucune impression sur un prince qui n'écoutoit plus que ses passions, & qui en matière même de passions, n'avoit rien de fixe ni de conséquent.

CATHERINE DE MÉDICIS, fille unique & héritière de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, nièce de Clément VII, née à Florence en 1519, fut mariée par les intrigues de son oncle, en 1533, au dauphin de France, depuis Henri II. Elle fut trois fois régente du royaume : la première, durant le voyage du

roi son mari en Lorraine en 1553; la seconde, pendant la minorité de Charles IX; & la troisième, depuis la mort de ce prince, jusqu'au retour de Henri III, alors roi de Pologne. Son objet principal, sous la minorité de Charles IX, fut de diviser par l'intrigue, ceux qu'elle ne pouvoit gagner avec de l'argent. Placée entre les Catholiques & les Protestans, les Guises & les Condés, elle souleva les partis opposés pour rester seule maîtresse. Elle accorda aux instances des huguenots le colloque de Poissy, en 1561, & l'année d'après l'exercice public de leur religion, dans la crainte que la jonction du roi de Navarre aux Guises, ne rendit ce parti trop puissant. Lorsque Charles IX fut déclaré majeur, elle se fit continuer l'administration des affaires, & brouilla tout comme auparavant. Ayant fait lever des troupes sous le prétexte de se précautionner contre le duc d'Albe, mais réellement pour contenir les Protestans, ce parti en prit de l'ombrage, & le royaume fut encore embrasé. Ce fut en partie par ses conseils, que le massacre de la St.-Barthélemi fut ordonné, dans un moment de crainte & de trouble, & nullement ensuite d'un dessein prémédité (voyez CHARLES IX). Elle gouvernoit alors son fils; mais elle se brouilla avec ce prince sur la fin de sa vie, & ensuite avec Henri III. Elle mourut en 1589, regardée comme une princesse d'un caractère incompréhensible. Les protestans l'ont peinte avec des couleurs affreuses. M. Meyer, dans la *Galerie philosophique*

phique du 16e. siecle, la représente plutôt comme malheureuse que comme méchante. Il faut convenir qu'elle s'est trouvée dans des circonstances, où sans de grands talens on ne pouvoit faire que de grandes fautes, où une politique foible, tortueuse & inconséquente ne pouvoit qu'aggraver les maux de la France, irriter les deux partis, & imprimer à sa mémoire des taches que personne ne s'empressa d'effacer. On a débité qu'après la bataille de Dreux, un faux bruit s'étant répandu que les Huguenots étoient victorieux, elle dit : *Hé bien, nous prions Dieu en françois*; mais c'est une calomnie grossière, que l'abbé Garnier a victorieusement réfutée.

CATHERINE DE PORTUGAL, femme de Charles II, roi d'Angleterre, & fille de Jean IV, roi de Portugal, naquit en 1638, son pere étant encore duc de Bragance. Elle fut mariée en 1661 avec Charles II. Elle avoit, dit-on, l'ame plus belle que le corps; & elle eut l'estime, mais non le cœur du roi son époux. Pendant le regne de Jacques II, cette princesse jouit de beaucoup de considération; mais en 1688 elle résolut d'aller en Portugal, où elle ne se rendit cependant qu'au commencement de 1693. Elle y fut déclarée régente en 1704 par le roi Pierre, son frere, à qui ses infirmités rendoient le repos nécessaire. Catherine fit éclater alors les grandes qualités qu'elle avoit reçues de la nature. Elle continua de faire la guerre à l'Espagne avec beaucoup de vigueur. Sage & prudente dans les conseils, elle fut

Tome II.

faire exécuter ce qu'elle avoit résolu; & pendant sa régence, l'armée Portugaise reconquit sur les Espagnols plusieurs places importantes. Cette princesse mourut en 1705.

CATHERINE ALEXIOWNA, paysanne, dont le nom étoit Alfendey, devenue impératrice de Russie, devoit le jour à des parens fort pauvres, qui vivoient près de Départ, petite ville de la Livonie. Au sortir de l'enfance, elle perdit son pere, qui la laissa dans les bras d'une mere infirme; le travail de ses mains ne suffisoit pas à leur entretien. Ses traits étoient beaux, sa taille charmante, & elle annonçoit beaucoup d'esprit. Sa mere lui apprit à lire, & un vieux ministre luthérien lui donna les principes de la religion. A peine avoit-elle atteint sa quinzieme année, qu'elle perdit sa mere. Le ministre la reçut chez lui, & la chargea du soin d'élever ses filles. Catherine profita des maîtres de musique & de danse qu'on faisoit venir pour elles. La mort de son bienfaiteur qui survint, la replongea dans une extrême indigence. Son pays étant devenu le théâtre de la guerre entre la Suede & la Russie, elle alla chercher un asyle à Mariembourg. Après avoir traversé un pays dévasté par les deux armées, & avoir couru de grands dangers, elle tomba entre les mains de deux soldats suédois, qui sans doute n'auroient pas respecté sa jeunesse & ses charmes, si un bas-officier ne fût survenu, qui la leur arracha. Après avoir rendu grâces à son libérateur, elle reconnut en lui le fils du ministre

P p

qui avoit eu soin de son enfance. Ce jeune-homme, touché de son état, lui donna les secours nécessaires pour achever son voyage, & une lettre pour un habitant de Marienbourg, qui s'appelloit Gluck, & qui avoit été l'ami de cet officier. Elle fut très-bien reçue; on lui confia l'éducation de deux filles. Elle se comporta si bien dans cet emploi, que le pere étant veuf, lui offrit sa main. Catherine la refusa, pour accepter celle de son libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras, & qu'il fût couvert de blessures. Le jour même que ces deux époux vont se jurer leur foi aux pieds des autels, Marienbourg est assiégé par les Russiens; l'époux qui étoit de service, est obligé d'aller, avec sa troupe, repousser l'assaut, & il périt dans cette action, sans avoir recueilli le fruit de sa tendresse. Marienbourg est enfin emporté d'assaut, & la garnison & les habitans passés au fil de l'épée, ou en proie à la brutalité du vainqueur. On trouva Catherine cachée dans un four; on se contenta de la faire prisonniere de guerre. Sa figure & son esprit la firent bientôt remarquer du général Russe Menzikoff; il fut frappé de sa beauté, & la racheta du soldat auquel elle étoit tombée en partage, pour la placer auprès de sa sœur, où elle fut accueillie avec tous les égards dus à la beauté, au vrai mérite & à l'infortune. Quelque tems après, Pierre-le-Grand se trouvant à manger chez ce général, on la fit servir à table. Le czar la distingua bientôt, & fut frappé de ses graces. Il re-

vint le lendemain chez Menzikoff pour revoir la belle prisonniere; elle répondit avec tant d'esprit à toutes les questions que lui fit ce monarque, qu'il en devint éperdument amoureux. Le mariage suivit de près cette naissante inclination; il se fit secrètement en 1707, & publiquement en 1712. Elle fut couronnée en 1724, & reçut la couronne & le sceptre des mains de son époux. Après la mort de ce prince en 1725, elle fut déclarée souveraine impératrice de toutes les Russies. Elle se montra digne de régner, en achevant toutes les entreprises que le czar avoit commencées. A son avènement à l'empire, les potences & les roues furent abattues. Elle institua un nouvel ordre de chevalerie sous le titre de saint Alexandre de Newski. Elle reçut elle-même, peu de tems après, le collier de celui de l'Aigle-Blanc. La Russie la perdit le 17 mai 1727, à l'âge de 38 ans. Les fréquens excès de vin de Tokai, joints à un cancer & à une hydropisie, furent la cause de cette mort prématurée. C'étoit une princesse d'une fermeté & d'une grandeur d'ame au-dessus de son sexe. Elle suivoit Pierre-le-Grand dans ses expéditions, & lui rendit de grands services dans la malheureuse affaire de Pruth. Ce fut elle qui conseilla au czar de tenter le visir par des présents; ce qui lui réussit. On l'a soupçonnée de n'avoir pas été favorable au czarowitz Alexis, que son pere fit mourir. Comme aîné & forti d'un premier mariage, il excluait du trône les enfans de Catherine; c'est peut-

être le seul motif qui lui ait attiré ce reproche peu fondé (*voyez* ALEXIS PETROWITZ).
 » La louange qu'elle a méritée,
 » dit un historien, c'est son
 » humanité & sa douceur, qui
 » a sauvé la vie à quantité de
 » malheureux que son époux
 » vouloit sacrifier à sa colere.
 » Elle avoit sur lui, pour cet
 » objet, un ascendant qu'il ne
 » pouvoit vaincre. Et quand
 » il vouloit absolument satis-
 » faire sa passion, il faisoit faire
 » l'exécution pendant son ab-
 » sence ». Un voyageur mo-
 derne (Bioernstahl) prétend
 que Catherine étoit Suédoise,
 que son premier époux a sur-
 vécu à son mariage avec Pierre-
 le-Grand, & altere d'autres
 circonstances de ce récit, au-
 quel nous avons cru ne devoir
 rien changer d'après les asser-
 tions d'un écrivain très-super-
 ficiel, qui ne consulte souvent
 que son imagination, l'esprit na-
 tional, ou quelque autre source
 de préventions.

CATHERINOT, (Nicolas)
 avocat, né au château de Lus-
 son, près de Bourges, en 1628,
 plaïda dans cette ville, & y
 mourut en 1688. Il a fait un
 grand nombre d'Opuscules, qui
 concernent le Berry. Quelques
 curieux les ont réunis, & ces
 recueils sont rares quand ils sont
 complets; la plupart sont in-4°,
 cependant il y en a d'in-12 &
 d'in-8°. *Voyez la Méthode de*
l'abbé Langlet, T. XIII, pages
 99 & 100. Cet auteur ne fait
 pas grand cas de Catherinot.
 Valois disoit de lui, qu'il étoit
 honnête-homme & qu'il aimoit
 les savans; mais qu'il étoit un
 savant du plus bas étage. Dans
 toutes ses paperasses il n'y a

guere que du fatras, & il étoit
 très-digne, suivant un homme
 d'esprit, des armoiries de
 Bourges.

CATHO, *voyez* CATTHO.

CATILINA, (Lucius) d'une
 des premieres familles patri-
 ciennes de Rome, déroba par
 son argent & ses amis au der-
 nier supplice qu'il méritoit, pour
 avoir été accusé publiquement
 d'un inceste avec une Vestale,
 & pour avoir assassiné son pro-
 pre fils; avoit été successivement
 questeur, lieutenant-général
 & préteur, sans que son
 caractère eût changé. S'étant
 présenté depuis deux fois inutile-
 ment pour le consulat, & ayant
 eu Cicéron pour concurrent, il
 entreprit de le faire assassiner.
 Il y avoit déjà long-tems qu'il
 tramoit sourdement de détruire
 Rome par le fer & par le feu.
 Plusieurs jeunes-gens de la pre-
 miere naissance, réduits comme
 lui à la misere par leurs débau-
 ches, s'étant rendus ses com-
 plices, il leur fit boire, dit-on,
 du sang humain pour gage de
 leur union. Cicéron, averti par
 Fulvia, maîtresse d'un des con-
 jurés, découvrit le complot de
 Catilina, & veilla à la sûreté
 de la république. On intercepta
 les lettres des principaux con-
 jurés, & l'on en fit exécuter
 cinq. Catilina furieux passa en
 Etrurie, à la tête de quelques
 légions mal armées, prêt à tout
 entreprendre ou à périr. An-
 toine, collègue de Cicéron, fit
 marcher Pétreius, son lieute-
 nant, contre le conspirateur.
 Catilina se battit en désespéré,
 toujours au premier rang. Il fut
 vaincu, & se fit tuer, pour ne
 point survivre à la ruine de ses
 affaires, l'an 62 avant J. C.

» Né avec du courage & une
 » grande force de corps, dit
 » l'abbé Tailhié, il étoit d'un
 » caractère d'esprit mauvais &
 » pernicieux. Les désordres do-
 » mestiques, le pillage & les
 » guerres civiles occuperent les
 » premières années de sa jeu-
 » nesse, & en firent les plus
 » chères délices & les amuse-
 » mens ordinaires. Vigoureux
 » & robuste, il supportoit ai-
 » sément les rigueurs de la
 » faim & de la soif, du froid
 » & des veilles; & cela au-
 » delà de tout ce qu'on peut
 » imaginer. Il avoit l'esprit au-
 » dacieux & fourbe; propre à
 » faire toutes sortes de per-
 » sonnages, adroit à feindre &
 » à dissimuler selon le besoin
 » & les circonstances. Il étoit
 » avide du bien d'autrui & pro-
 » dige du sien; violent &
 » extrême dans ses passions,
 » excessif dans ses vues & dans
 » ses projets. Sans beaucoup
 » d'érudition, il ne laissoit pas
 » de posséder le talent de la
 » parole en un degré capable
 » de lui faire honneur, s'il
 » l'avoit cultivé. Il étoit plus
 » entreprenant & hardi, qu'il
 » n'étoit habile & capable; plus
 » ambitieux que politique; plus
 » propre à former de perni-
 » cieux desseins qu'à les con-
 » duire. Dévoré d'ambition &
 » d'un desir violent de subju-
 » guer la république, il étoit
 » très-peu délicat sur le choix
 » des moyens pour arriver à
 » ses fins, pourvu qu'il parvint
 » à se faire roi. Enfin, c'étoit
 » un homme sans mœurs & sans
 » religion, excessivement dé-
 » bauché, & à qui les attentats
 » les plus noirs ne coûtoient
 » rien ». *Voy.* l'excellente *Hif-*

toire de cette conjuration par Salluste.

CATIMPRÉ, *voy.* THOMAS DE CATIMPRÉ.

CATINAT, (Nicolas) né en 1637, du doyen des conseil-
 lers du parlement de Paris, commença par plaider, perdit une cause juste, & quitta le barreau pour les armes. Il servit d'abord dans la cavalerie, & ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. En 1667, il fit aux yeux de Louis XIV, à l'attaque de la contr'escarpe de Lille, une action de tête & de courage, qui lui valut une lieutenance dans le régiment des Gardes. Elevé successivement aux premières dignités de la guerre, il se signala à Maftricht, à Besançon, à Senef, à Cambrai, à Valenciennes, à St.-Omer, à Gand & à Ypres. Lieutenant-général en 1688, il battit le duc de Savoie à Stafarde & à la Marfaille, se rendit maître de toute la Savoie & d'une partie du Piémont, passa de l'Italie en Flandre, assiégea & prit Ath en 1697. Il étoit maréchal de France depuis 1693. La guerre s'étant rallumée en 1701, il fut mis en Italie à la tête de l'armée françoise contre le prince Eugene, qui commandoit celle de l'empereur. Il fut blessé à l'affaire de Chiari, & obligé de reculer jusques derrière l'Oglio. C'est à cette retraite qu'on attribua ses fautes & sa disgrâce; mais quand bien même elle n'eût point été occasionnée par la défense que lui avoit fait la cour de s'opposer au passage du prince Eugene, pourquoi toujours chercher dans les erreurs des commandans ou des subalternes

les causes des défaites? Ne fait-on pas que le succès des armes est presque toujours au-dessus de toutes les spéculations des généraux? « Si les circonstances » de cette campagne, dit Catinat lui-même, étoient bien » connues, l'on y verroit un » enchaînement assez naturel, » qui m'a conduit dans le malheur & la disgrâce où je suis; les sentimens d'autrui y ont contribué autant que les miens; cette réputation qui, dans le courant de ma vie, m'a coûté tant de sueurs, se trouve flétrie. Ma conduite, je l'assure, a été avec candeur & simplicité. La sagesse & la droiture, voilà ce qui peut dépendre de nous; la fortune conserve son empire dans les autres affaires? quoi? que l'on pense de son mieux, l'on ne fait pas trop bien ». Quoi qu'il en soit, Catinat, malgré ses victoires & ses négociations, fut obligé de servir sous Villeroy; & le dernier élève de Turenne & de Condé, n'agit plus qu'en second. Le roi le nomma en 1705 pour être chevalier de ses ordres; mais il refusa. Il mourut sans avoir été marié, dans sa terre de Saint-Gratien, en 1712, âgé de 74 ans, dans les sentimens, dit-on, d'une triste & désespérante philosophie dans laquelle il avoit vécu. Quelques auteurs ont néanmoins assuré qu'il n'étoit pas sans religion, & qu'il en a donné des marques dans ses derniers momens; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'affichoit pas l'impiété, & qu'il ne se faisoit point gloire d'un système qui réellement n'est propre qu'à dégrader & avilir la dignité de

la nature humaine. Il a paru en 1775, des *Mémoires pour servir à sa Vie*.

CATON, le Censeur, (Marcus Portius) d'une famille plébéienne, originaire de Tusculum, servit d'abord sous Quintus Fabius Maximus à l'expédition de Tarente. Sa sagesse, sa valeur, son activité, son éloquence lui promirent les premières places de la république. Il fut tribun militaire en Sicile, vers l'an 205 avant Jésus-Christ, ensuite questeur, préteur, & enfin consul. Les affaires d'Espagne demandant un homme consulaire, il y passa, réduisit les rebelles & s'empara en peu de tems de plus de quatre cents places. On lui entendit dire à lui-même, qu'il avoit pris plus de villes qu'il n'avoit passé de jours dans son département. Le peuple lui décerna d'une commune voix le triomphe & la censure. Son premier soin fut de réformer le luxe & les mœurs des Romains. On lui éleva une statue avec cette inscription : *A la gloire de Caton, qui a remédié à la corruption des mœurs*. Cela n'empêchoit pas qu'il ne sortit des spectacles, de peur d'arrêter par sa présence des scènes scandaleuses; qu'il ne conseillât aux jeunes gens de fréquenter les courtisanes, & qu'il ne fit commerce de la prostitution de ses esclaves : la vertu de ces anciens sages n'étant jamais bien conséquente. Ce magistrat, de tout tems déclaré contre les femmes, contribua beaucoup à faire passer la loi qui défendoit aux citoyens d'en instituer aucune héritière. L'âge n'adoucit point sa sévérité : Athenes ayant envoyé à Rome

des philosophes & des orateurs pour une négociation, Caton, alarmé de l'empressement de la jeunesse Romaine à les entendre, proposa de les renvoyer, convaincu qu'ils ne contribuoient en rien à la félicité publique. Il mourut en opinant pour la ruine de Carthage, l'an 148 avant J. C. à 86 ans, regardé comme un homme juste, au moins dans les occasions d'éclat, mais inflexible & implacable dans ses vengeances. Acilius ayant brigué la censure en même tems que lui, il l'accusa publiquement d'avoir détourné à son profit les dépouilles des ennemis. Son avarice contrafit étrangement avec la philosophie qu'il affichoit. Il étoit devenu le plus fameux usurier de Rome: ce qui ne l'empêcha pas de s'élever contre ce vice, semblable à cet usurier, dont parle Henri Etienne, qui prioit tous les prédicateurs de prêcher contre l'usure, afin d'exercer lui seul une profession que les autres auroient abandonnée. Du tems de Cicéron il restoit encore de Caton, 150 *Oraisons*, un *Traité de l'art militaire*, des *Lettres*, une Histoire en sept livres, intitulée: *Des Origines*. Nous n'avons actuellement que les fragmens de ce dernier ouvrage, avec un traité de *re Rustica*, où il donne des préceptes sur les devoirs & les connoissances de la vie rustique, écrits avec autant de force que d'élégance. On l'a inséré dans *Rei Rusticae scriptores*, Leipfick, 1735, 2 vol. in-4°. M. Saboureux de la Bonetie l'a traduit en françois dans le premier vol. de son *Economie rurale*, Paris, 1771, 6 vol. in-8°. On attribue à Caton,

mais sans raison, des *Distiques moraux*, sur lesquels le célèbre Pibrac a formé ses *Quatrains*. Ces *Distiques* sont d'un auteur du 7^e ou 8^e siècle. On les trouve avec le *Publius Syrus*, Leyde, 1635, in-8°, & séparément, Amsterdam, 1754, in-8°, & 1759, 2 vol. in-8°. Il disoit ordinairement, « qu'il se re- » pentoit de trois choses: d'a- » voir passé un jour sans rien » apprendre; d'avoir confié son » secret à sa femme; & d'avoir » été par eau, lorsqu'il pou- » voit voyager par terre ». Il paroît cependant qu'il avoit des sujets d'un repentir plus fondé. Caton laissa un fils qui se signala sous Paul Emile, dans la guerre de Macédoine. Voyez le livre de *Republica Romana* du P. Cantel.

CATON D'UTIQUE, ainsi appelé parce qu'il mourut dans cette ville, étoit arriere-petit-fils du précédent. Il poussa l'amour de la patrie jusqu'au fanatisme. A quatorze ans, il demanda une épée pour tuer le tyran Sylla, & délivrer la république de ses proscriptions. Le consul Gellius, sous les ordres duquel il servoit, lui offrant des récompenses militaires, il les refusa, jugeant qu'elles ne lui étoient pas encore dues. Elevé à la dignité de questeur, il refusa de payer les pensions que Sylla avoit constituées à ses satellites sur le trésor public. Il étoit stoïcien dans la théorie & dans la pratique. Il aimoit mieux, dit Salluste, être homme de bien, que le paroître; & moins il étoit touché du desir de la gloire, plus elle sembloit venir le chercher. *Esse, quam videri bonus malebat; itaque quod*

minus gloriam petebat, eò magis illam assequabatur. Il peut se faire que Caton fût moins vain que les autres héros de Rome; mais il n'est pas à croire qu'il fuyoit la gloire de bonne foi; l'ostentation & la parade de vertu faisoit d'ailleurs le caractère propre de la secte philosophique qu'il professoit. Il demanda le tribunat, pour empêcher un méchant homme de l'avoir. Il s'unit l'an 62 avant J. C. avec Cicéron contre Catilina, & avec les bons citoyens contre César. Il s'opposa aux brigues de ce général & de Pompée pendant leur union, & tâcha de les accorder pendant les guerres civiles. Ses soins ayant été inutiles, il se tourna du côté de Pompée, qu'il regardoit comme le défenseur de la république, tandis que son compétiteur la menaçoit d'une prochaine servitude. Il porta toujours le deuil depuis le jour que commença la guerre civile, résolu de se donner la mort si César étoit vainqueur, & de s'exiler seulement si c'étoit Pompée. La bataille de Pharsale ayant tout décidé, ce républicain zélé, ou si l'on veut, forcené, s'enferma dans Utique, & exécuta son dessein en se plongeant son épée dans le corps, l'an 45 avant J. C., à l'âge de 48 ans. Le président de Montesquieu dit que, si Caton se fût réservé pour la république, il auroit donné aux affaires tout un autre tour. M. de Turpin Crissé, dans ses excellentes notes sur les *Commentaires de César*, est du même sentiment. » On a toujours, dit-il, admiré » la mort de Caton, on l'a » célébrée comme le dernier

» effort de la plus héroïque
 » vertu, de la fermeté la plus
 » inébranlable; l'antiquité a
 » exalté ce Romain qui, après
 » avoir si long-tems lutté con-
 » tre les ennemis de la répu-
 » blique, l'avoit soutenue dans
 » sa chute, s'ensevelit sous ses
 » ruines, expire avec sa patrie,
 » & meurt libre, lorsque Rome
 » étoit déjà dans les fers; mais
 » Caton ne pouvoit-il pas pren-
 » dre un autre parti plus géné-
 » reux que celui de se donner
 » la mort, que de se déchirer
 » les entrailles, ou de tomber
 » aux pieds de César? Malgré
 » les succès suivis de ce tyran
 » de sa patrie, la conquête de
 » toute l'Italie, la victoire rem-
 » portée à Pharsale, la mort
 » de Pompée, la bataille signa-
 » lée qu'il venoit de gagner,
 » tout n'étoit pas perdu. Les
 » défenseurs de la république
 » étoient, à la vérité, épars
 » dans l'Afrique; il falloit les
 » rassembler; il falloit qu'il se
 » mit à leur tête, ou pour
 » rendre la liberté à sa patrie,
 » ou pour mourir en la défen-
 » dant. D'ailleurs, la liberté
 » avoit encore un asile en
 » Espagne; un parti redoutable
 » s'y formoit contre le tyran.
 » Quel autre que Caton pou-
 » voit en être plus dignement
 » le chef? Il prend les mesures
 » les plus sages pour sauver
 » les sénateurs enfermés avec
 » lui dans Utique; il les fait
 » monter sur des vaisseaux au
 » milieu d'une nuit obscure &
 » orageuse; il leur ordonne de
 » vivre, afin qu'il existe encore
 » sur la terre des hommes qui
 » ne soient pas esclaves de
 » César: pourquoi ne les suit-
 » il point? La vie de ces séna-

» teurs étoit-elle plus chere ,
 » plus nécessaire à Rome que
 » celle de Caton ? Il ne veut
 » pas fuir devant César , & il
 » se donne la mort ; n'est-ce
 » pas fuir plus lâchement en-
 » core ? C'étoit peut-être le
 » moment où il falloit triom-
 » pher ; César ne pouvoit plus
 » cacher ses ambitieux desseins ;
 » ce n'étoit plus contre Pom-
 » pée qu'il faisoit la guerre ,
 » c'étoit contre la république.
 » Les Romains alloient ouvrir
 » les yeux ; ils alloient peut-
 » être se réunir contre le tyran
 » qui vouloit les asservir ; &
 » Caton leur donne à tous le
 » funeste exemple du décou-
 » ragement ; il leur annonce
 » par sa mort , qu'il n'y a plus
 » de liberté à attendre , & que
 » César est leur maître ». Il
 est certain qu'il devoit se con-
 server à sa patrie , & que cette
 bravade du suicide étoit une foi-
 bleffe réelle , & de plus un crime
 contre la société & contre l'au-
 teur de la vie. « Quelle diffé-
 » rence , dit un moraliste , entre
 » Caton & un Chrétien ! Celui-
 » ci fait que Dieu est le seul
 » maître de sa vie , que l'ayant
 » reçue de lui , la quitter c'est
 » commettre un crime sem-
 » blable à celui d'un soldat qui
 » quitte son poste sans l'ordre
 » de son commandant. Que les
 » sentimens de Caton sont dif-
 » férens de ceux de S. Paul !
 » Celui-ci desire bien de mou-
 » rir pour s'unir à Dieu ; mais
 » il ne refuse point de vivre , ni
 » d'affronter courageusement
 » les persécutions & les souf-
 » frances , quand elles peuvent
 » tourner à la gloire de Dieu
 » & à l'avantage du prochain ».
 Ce Romain que Paternus dit

resembler plus aux dieux qu'aux
 hommes , avoit des vices qui
 eussent fait rougir un homme
 ordinaire , entr'autres l'ivrogne-
 rie à laquelle il étoit fort adon-
 né. Il céda sa femme Marcia ,
 quoique grosse , à l'orateur Hor-
 tensius , afin que ce beau par-
 leur ne mourût point sans pos-
 térité ; & dès qu'elle fut veuve
 & héritière d'Hortensius , il la
 reprit. « S'il en avoit besoin ,
 » dit César à cette occasion ,
 » pourquoi la céder ? S'il n'en
 » avoit pas besoin , pourquoi
 » la reprendre ? Si Caton ,
 comme dit Sénèque , valoit plus
 que trois cents Socrate , il faut
 croire que ce fameux Grec va-
 loit bien peu de chose.

CATON , (Valerius) poète
 & grammairien latin , né dans
 la Gaule Narbonnoise , ouvrit
 à Rome une école où l'on se
 rendoit de toutes parts. On di-
 soit de lui qu'il étoit le seul
 qui sût lire & faire les poètes.
 Il mourut fort âgé , l'an 30 avant
 J. C. , dans un état qui n'étoit
 guere au-dessus de l'indigence.
 La seule de ses Poésies qui soit
 parvenue jusqu'à nous , est sa
 piece intitulée : *Diræ* ; ce sont
 des imprécations que lui inspi-
 rerent l'absence de son pays &
 celle de sa Lydie. Christophe-
 Arnold publia ce petit poëme à
 Leyde en 1652 , in-12 ; cette
 édition est rare. On le trouve
 aussi dans le *Corpus Poëtarum
 de Maittaire*.

CATROU , (François) né
 à Paris en 1659 , jésuite en 1677 ,
 exerça le ministère de la chaire
 pendant sept ans avec distinc-
 tion. Il auroit été mis au rang
 des meilleurs prédicateurs de
 son siècle , s'il avoit pu se cap-
 tiver à réunir avec ordre dans

sa mémoire les mêmes pensées qu'il avoit tracées sur le papier. Cette contrainte, qui lui paroiffoit avec quelque raison un travail perdu, l'arracha à la chaire. Le *Journal de Trévoux*, qui commença en 1701, l'occupa environ douze années. Il fut chargé d'y travailler, & s'en acquitta avec honneur. Il employa les intervalles que lui laissoit cet ouvrage périodique, à composer plusieurs livres estimables. Les principaux sont: I. *Histoire générale de l'empire du Mogol*, imprimée en 1702, réimprimée en 1705, & traduite en italien. On en a une édition de 1725, in-4°, & en 2 vol. in-12, augmentée du regne d'Aurengzeb. Cette Histoire a été faite sur des mémoires curieux. II. *Histoire du fanatisme des Religions Protestantes, de l'Anabaptisme, du Davidisme, du Quakerisme*, Paris, 1733, 3 vol. in-12. La variété, la singularité des faits, jointes à l'agrément & à la vivacité du style, ne peuvent qu'attacher le lecteur. La narration est toujours élégante & intéressante, mais non pas toujours assez rapide & assez dégagée. III. *Traduction de Virgile avec des notes critiques & historiques*, en 4 vol. in-12. Catrou cherche quelquefois dans son auteur des sens alambiqués. Il lui prête des phrases de romans, des mots précieux, des termes de ruelle. Sous prétexte de rendre les moindres circonstances d'une pensée noble, il emploie des expressions populaires, basses, comiques, burlesques même, qui l'avilissent. Il ajoute des notes & des phrases entières dans sa traduction, & supplée

quelquefois jusqu'à trois ou quatre lignes; comme s'il y avoit des lacunes à remplir dans son original, & si c'étoit à un traducteur à les remplir. Les *Commentaires*, dont il a orné ou chargé son Virgile, sont souvent remplis de raisonnemens subtils pour étayer des sens faux, d'explications raffinées & peu naturelles, de recherches déplacées, &c. C'est ainsi du moins qu'en a jugé l'abbé des Fontaines, dernier traducteur de Virgile; mais, peut-être, critique trop sévère à l'égard d'un homme qui avoit couru la même carrière. IV. *L'Histoire Romaine*, en 21 vol. in-4°, & en 20 vol. in-12. Ces deux éditions sont accompagnées de notes historiques, géographiques & critiques, de gravures, de cartes, de médailles, &c. Cette Histoire, traduite en différentes langues, & entr'autres en anglais par M. Bundy, Londres, 1730, in-folio, est la plus étendue que nous ayons. Les faits y sont enchainés avec art, & les recherches très-savantes. Mais on y trouve un style souvent trop pompeux, des expressions ignobles, des termes hazardés, des hyperboles de rhétoricien, des raisonnemens alambiqués, des circonstances ajoutées & inutiles. On y cherche vainement la noble simplicité de Tite-Live, & l'élégante précision de Tacite. Les notes sont plus estimables. Elles sont presque toutes du P. Rouillé, associé & continuateur de Catrou. Le P. Routh, autre jésuite, devoit achever l'édifice que ses confreres avoient commencé; mais la dispersion de la société a suspendu cet

ouvrage. Le P. Catrou mourut en 1737, à 78 ans. Il conserva dans sa vieillesse, le feu & la vivacité d'imagination qu'il avoit montrée dès son jeune âge.

CATTAN ou **CATANEO**, (Christophe) gentilhomme Génois, est auteur d'un *Traité de la Géomancie*, écrit en italien, lequel a fait beaucoup de bruit au seizième siècle. Il en existe une traduction françoise, par Guillaume Dupreau, imprimée à Paris en 1558.

CATTENBURG, (Adrien) né à Rotterdam en 1664, y enseigna la théologie arminienne pendant au moins 25 ans. Il vivoit encore en 1737. On a de lui : I. *Vie de H. Grotius*, Amsterdam, 1727, 2 vol. in-folio, en flamand. II. *Bibliotheca scriptorum Remonstrantium*, 1728, in-12. III. *Syntagma sapientiae Mosaeicae*, 1737, in-4°. Il y attaque les athées, les déistes, &c., avec force.

CATTHO, (Angelo) natif de Tarente, aumônier de Louis XI, roi de France, ensuite archevêque de Vienne en Dauphiné, acquit beaucoup de crédit auprès de ce monarque, par le double emploi de médecin & d'astrologue. Philippe de Comines, son ami, atteste qu'il lui prédit, vingt ans avant l'événement, que le prince Frédéric, second fils d'Alfonse, roi d'Aragon, monteroit sur le trône; ce qui arriva. Il prédit aussi à Guillaume Briçonnet qu'il joueroit un grand rôle dans l'Eglise, & qu'il toucheroit de bien près à la tiare. Briçonnet étoit alors marié; il fut dans la suite cardinal. En supposant que ces faits soient vrais,

on n'en peut rien conclure de précis sur ces sortes de prédictions. Il n'est pas extraordinaire qu'un cadet monte sur le trône après la mort de son aîné, & qu'un homme du monde entre dans l'Eglise. Il faut convenir néanmoins que l'exact accomplissement de la dernière prédiction a quelque chose d'affez singulier. Cattho mourut à Vienne, & fut enterré dans sa métropole. Sa devise étoit : *Ingenium superat vires*. Ce fut à sa prière que Philippe de Comines entreprit ses *Mémoires*.

CATTI, (François) chirurgien, né à Lucques en Italie, fit une étude particulière de l'anatomie. Il vivoit vers le milieu du seizième siècle. Il est auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *Anatomes enchiridion*, Naples, 1552, in-4°.

CATTIER, (Isaac) Parisien, médecin ordinaire du roi, reçut les honneurs du doctorat en 1637, dans l'université de Montpellier. Ses principaux ouvrages sont : I. *Diffibulatoris morologia*, 1646, in-4°. II. *Description de la Macreuse*, Paris, 1651, in-8°. III. *Observationes medicinales rariores*, Castres, 1653, in-12, avec les *Observations de Pierre Borel*, Paris, 1656.

CATULLE, (Caius Valerius) poète latin, né à Vérone l'an 86 avant Jésus-Christ, imita dans ses Epigrammes la manière grecque. Le plaisir & l'amour exciterent son imagination, & donnerent à ses vers cet enjouement, qui faisoit son caractère. Comme le vice paré des ornemens du langage, est toujours accueilli chez des hommes corrompus; les Poésies de

Catulle furent recherchées. Les philosophes ne furent pas les derniers à lui applaudir. Cicéron, Plancus, Cinna, & les personnages les plus distingués de son siècle furent ses amis. Jules César, contre lequel il eut la hardiesse de faire des épigrammes, le pria à souper & le combla de caresses. Il nous reste de Catulle quelques fragmens, parmi lesquels on distingue ses Épigrammes. Le style en est pur; mais il s'en faut beaucoup que les idées le soient. C'est lui qui a donné occasion à ce mot: *Qui écrit comme Catulle, vit rarement comme Caton.* Il mourut l'an 57 avant J. C., l'année que Cicéron revint de son exil. Ce poète se trouve avec Tibulle & Propertius, *cum Notis variorum*, Utrecht, 1680, in-8°.; *ad usum Delphini*, 1685, in-4°. On estime l'édition de Coustelier, publiée en 1743, in-12, & réimprimée en 1754. Le texte a été épuré par l'abbé Lenglet, sur la belle édition de Venise, donnée par Corradini en 1738. On trouve dans le même volume les ouvrages de Tibulle & de Propertius, sur les corrections des meilleurs critiques, & particulièrement sur les leçons de Joseph Scaliger. La première édition de ces poètes réunis, est de 1472, in-fol. sans nom de ville ni d'imprimeur. Il en a paru une traduction élégante par le marquis de Pezai, avec Tibulle & Gallus, 1771, 2 vol. in-8°. L'édition qu'en a donnée Vossius à Londres, 1684, & à Utrecht, 1691, in-4°, est recherchée des curieux, parce qu'on a fait entrer dans les notes le fameux traité de Béverland, de *Prostitulis veterum*, qui n'a

jamais vu le jour séparément, & que les notes en sont savantes & choisies. Baskerville en a donné une édition, 1772, in-4°.

CATULUS, voyez LUCTATIUS.

CATZ, (Jacques) pensionnaire de Hollande & de West-Frise, garde-des-sceaux des mêmes états, & stadhouder des fiéfs, politique habile & poète ingénieux, se démit de tous ses emplois, pour cultiver en paix les lettres & la poésie. Il ne sortit de sa retraite, qu'aux instances réitérées des états, qui l'envoyèrent ambassadeur en Angleterre, dans les tems orageux de la république de Cromwel. De retour dans sa patrie, il se retira à Sorgoliet, une de ses terres, où il mourut en 1660. Il étoit né à Browsershaven en Zélande, l'an 1577. Ses Poésies, presque toutes morales, ont été imprimées plusieurs fois en toutes sortes de formats. Les Hollandois en font un cas infini. La dernière édition de ses Œuvres est de 1726, en 2 vol. in-fol.

CAVADES, voy. CABADE.

CAVALCANTI, (Guido) poète & philosophe Florentin, mort en 1300, a laissé divers ouvrages en vers & en prose, entr'autres des *Regles pour bien écrire*. Ses *Sonnets* & ses *Canzoni* parurent à Florence en 1527, in-8°. dans un *Recueil d'anciens Poètes Italiens*, fort rare.

CAVALCANTI, (Barthélemi) né à Florence en 1503, étoit versé dans les belles-lettres. Il fut employé par Paul III, & par Henri II, roi de France. Il fit paroître beaucoup de prudence, d'intégrité & de capa-